

Ouest-France. Lundi 26 juin 2017

Instaurer la convivialité au travail

Point de vue. Par Marc Humbert, professeur d'économie politique à l'université de Rennes 1.



Marc Humbert.

Le terme de convivialité est de plus en plus utilisé dans la conversation courante. Ce « moment convivial », que nous attendons tous avec plaisir, se passe en général le week-end ou après la journée de travail. Parce que, pour une grande majorité d'entre nous, le travail, « ce n'est pas la joie », c'est le moins qu'on puisse dire.

Même si certains y échappent, la souffrance au travail est devenue une question brûlante. Que ce soit la souffrance physique, liée à des atteintes dues aux efforts musculaires ou à des ingestions de molécules nocives, ou bien la souffrance psychologique, liée à des pratiques de management ou à la difficulté d'équilibrer vie personnelle et vie professionnelle. Que ce soit encore la souffrance d'avoir une rémunération insuffisante pour joindre les deux bouts ou encore de ne pas avoir d'emploi. Peu ont lâché prise complètement, mais les suicides sont trop fréquents, dans l'agriculture comme dans les bureaux des diplômés high-tech. Et ceux qui sont assis à mendier dans la rue sont trop nombreux.

La philosophe allemande Hannah Arendt a distingué trois manières d'agir dans notre vie. D'abord, notre vie active. Tant que nous sommes vivants, nous sommes actifs du matin au soir. Une partie de cette activité est devenue « travail », donc régie par le Code du travail. Là, de manière concrète, nous sommes, dit Arendt, comme l'animal qui travaille (*animal laborans*) pour assurer sa survie et qui tend à être productif et à chercher l'abondance. Nous travaillons par nécessité. Pour gagner de l'argent, pour gagner notre vie. Nos efforts sont payés pour cela. Ce travail est une marchandise, un « capital humain », une quantité (la durée du travail) et un prix (le salaire). Ceux qui emploient cette marchandise, ce capital, s'efforcent de le rendre le plus productif possible, pour en tirer le plus de valeur possible sur les marchés. C'est une question rationnelle et technique.

Des états généraux pour reconstruire

L'époque moderne de la révolution libérale a mis tout le monde « au travail ». Chez les Grecs, seuls les esclaves travaillaient, de même que les serfs sous l'Ancien Régime. Les nobles et le roi faisaient la guerre, la chasse, et vivaient de leurs rentes.

Et puis, il y avait les artisans, les compagnons, qui visaient à faire un chef-d'œuvre. C'est là la deuxième manière d'être actifs selon Arendt : créer une œuvre, un bel ouvrage, où l'on met tout son cœur. Comme le paysan qui prépare avec soin de beaux légumes pour ses « amis », comme l'infirmière qui prend le temps d'écouter son malade et lui offre son plus beau sourire. Comme l'enseignant qui dialogue avec ses élèves après la classe pour les aider à comprendre. Comme le chaudronnier qui reprend sa soudure car il a un doute sur sa fiabilité... C'est l'*homo faber*, l'homme qui fabrique, nous dit Arendt : une manière moins « animale », plus humaine, de s'activer pour produire. C'est une attitude qui rapproche de la convivialité.

Mais celle-ci n'arrive vraiment qu'avec la troisième manière d'être actif : la véritable « action » ; selon Arendt, celle qui met les hommes en relation entre eux, la politique. Là se décide comment vivre ensemble. Là se décide la convivialité. C'est de cette manière qu'il faut organiser notre vie et notre production. Cela est bien nécessaire d'engager des réformes. Cela nous concerne tous. Et il conviendrait que partout en France, dans les villes et les villages, se réunissent les états généraux du pays pour reconstruire notre vie active avec moins de souffrance, et pour que nous ayons un Code du travail qui le permette.